L'ÉCOLE DE FRANCFORT

Séance 1 (18 novembre 2026)

Fondation de l'Institut pour la Recherche Sociale à Francfort : la théorie au service de la révolution, le contexte politique et intellectuel

Cette première séance va présenter les penseurs qui ont été les principaux membres de l'Institut, ainsi que les autres auteurs qui, dans toutes les disciplines des sciences humaines, les ont influencés ou ont collaboré avec eux. Nous verrons les grands axes dans lequels se sont déployées leurs pensées, dont nous étudierons les plus importants en détail dans les prochaines séances. Je vais d'abord rappeler très succintement le contexte politique dans lequel ils ont mené leurs travaux et les difficultés qu'ils ont dû affronter en raison de ce contexte.

Depuis la fin de la première guerre mondiale, la République de Weimar est dirigée par des coalitions où dominent les partis sociaux-démocrates et catholique (le *Zentrum*). Jusqu'en 1923 l'économie peine à reprendre, notamment en raison des dommages de guerre imposés par le Traité de Versailles, et la misère sociale est très étendue. Quelques mesures de protection (allocation de chômage et assurance maladie) améliorent légèrement la situation entre 1923 et 1929, mais à cette date la crise financière aux États-Unis a d'importantes répercussions sur l'économie allemande, par la diminution des investissements américains et des importations de produits industriels allemands. Il en résulte une grave récession, avec faillites d'entreprises, augmentation du chômage, grande précarité pour une partie importante de la population. Les gouvernements sont instables et se succèdent rapidement. Les partis d'opposition gagnent du terrain, à gauche le parti communiste (KPD) et à droite deux partis nationalistes : le Parti populaire national-allemand (DNVP) et le Parti national-socialiste des travailleurs allemands (NSAPD). Ce dernier connaît une ascension fulgurante lors de plusieurs élections qui ont lieu entre 1929 et 1933, année où il recueille le plus de voix aux législatives. On connaît la suite : le Président de la République, le très conservateur Maréchal Hindenburg, élu en 1932, nomme Hitler Chancelier, et très rapidement le régime bascule : suppression du Parlement, lois liberticides et raciales, militarisation et impérialisme, soumission de toute la société civile à l'État.

C'est dans ce climat de tensions et de fort potentiel révolutionnaire qu'en 1923, le fils d'un riche industriel, **Felix Weil** (1898-1975), décide de financer par sa fortune un Institut de recherches sociales intégré à l'Université de Francfort et dont le but serait de faire entrer le marxisme à l'Université comme une discipline académique à part entière. Dans cette perspective, la direction de l'Institut est d'abord confiée à un professeur marxiste proche du KPD, Carl Grünberg, qui fonde une revue principalement vouée à accueillir des articles de théorie marxiste. Mais Grünberg est âgé et en mauvaise santé, et bientôt il doit être remplacé ; on choisit en 1930 le jeune professeur Max Horkheimer, qui impulsera le véritable essor de l'Institut.

Max Horkheimer (1895-1973) est alors titulaire de la chaire de philosophie de la société. Il élargit les perspectives de la revue de Grünberg (*Archiv*), qui devient en 1932 la *Zeitschrift für Sozialforshung*. En plus des études économiques et sociales, elle accueille désormais des articles issus de toutes les disciplines des sciences humaines et de la philosophie, avec une attention particulière à l'étude des relations entre les conditions économiques et culturelles et le développement psychique des individus.

Le marxisme de Horkheimer est moins académique et intellectuel que vécu et émotionnel. Ses premiers écrits montrent à quel point il est profondément bouleversé et révolté par l'injustice sociale, par le

mépris de classe et par les conditions misérables dans laquelle est maintenue une grande partie de l'humanité. Cette disposition émotionnelle repose sur son expérience vécue, car, même s'il est lui aussi fils d'un industriel aisé, il a quitté l'école à l'âge de quinze ans pour devenir apprenti dans l'entreprise de son père et il vit très mal sa différence de condition par rapport aux ouvriers et employés. Il la connaît d'autant plus près qu'il entame très tôt une liaison amoureuse avec une secrétaire de l'entreprise, qu'il finira par épouser malgré l'opposition de sa famille. Quelques années plus tard il rattrape son interruption scolaire lorsque, pour des problèmes de santé, il doit passer quelques mois dans un sanatorium à Munich. C'est là qu'il obtient le diplôme d'études secondaires puis qu'il entame à l'université des études de philosophie, de psychologie et d'économie politique. La philosophie dans les universités allemandes est alors encore très conservatrice, principalement dominée par le néokantisme et l'idéalisme, à l'exception de deux pensées nouvelles : la phénoménologie de Husserl et la philosophie de l'existence de Heidegger. Celle-ci, publiée dans *Être et Temps* (1927) mais déjà exposée dans les cours universitaires des années précédentes, présente l'être humain comme toujours en avance, en projection de lui-même, par rapport au présent (sa relation à l'existant donné) et au passé (ce qui a mené aux conditions présentes, y compris sa propre histoire personnelle), si bien qu'il échappe au conditionnement causal par une marge de liberté. Grâce à cette formation philosophique, si Horkheimer adopte très tôt la philosophie marxiste de l'histoire, selon laquelle les conditions matérielles de production et les rapports sociaux qui leur correspondent produisent les idées et les comportements dominants, il ne la comprend pas comme un processus totalement déterminé qui se produit nécessairement quelles que soient les intentions des humains.

Depuis ces années de Munich, il est ami avec **Friedrich Pollock** (1894-1970), un économiste qui se spécialise dans l'étude de la planification, et qui sera l'administrateur financier de l'Institut durant les décennies suivantes.

Horkheimer enchaîne rapidement la thèse de doctorat puis la thèse d'habilitation (consacrée à la faculté de juger, avec un professeur néo-kantien), et dès 1928 il est nommé professeur à l'Université de Francfort. Nous examinerons plus tard comment il en arrive à développer son concept célèbre de « théorie critique », qu'il oppose à la théorie « traditionnelle » en ce qu'elle ne vise pas seulement à connaître méthodiquement un certain objet, un certain domaine de l'existant, mais aussi à réfléchir sur son propre rôle à l'intérieur de sa société. Elle demande que chaque théoricien, scientifique ou philosophe, soit conscient de ce à quoi sert réellement son travail, quels objectifs sociaux il favorise, et soit lucide sur les conséquences pratiques de sa position dans la division du travail.

La sociologie est alors une discipline en pleine extension, qui présente déjà des controverses entre écoles ou tendances, selon l'importance qu'elles accordent aux facteurs institutionnels ou aux composantes subjectives des actions. La sociologie allemande est en général historiciste, intéressée par les évolutions historiques des relations sociales. Les concepts élaborés par Max Weber sont déjà familiers à l'ensemble des intellectuels de l'époque, en particulier celui de « désenchantement du monde » (*Entzauberung*). Il signifie que la société contemporaine a abandonné la conception magique ou mythologique du monde, au profit d'une rationalisation ou intellectualisation de la relation à celui-ci. Cette démythologisation ou rationalisation a pour effet positif de libérer les humains de peurs, de superstitions et d'inhibitations liées à l'ignorance scientifique, mais elle a aussi des effets négatifs ; ceux-ci seront particulièrement étudiés par le duo Adorno-Horkheimer dans la *Dialectique de la raison*.

Dans le domaine sociologique, une personne influence particulièrement l'orientation de l'Institut, et même constitue pour certains une sorte de mentor, c'est **Siegfried Kracauer** (1889-1966). Cet archi-

tecte de formation exerce principalement l'activité de journaliste sociologue. Il publie dans la presse grand public (surtout la *Frankfurter Zeitung*) des articles qui ancrent la théorie sociologique dans le concret. L'une de ses chroniques les plus abouties dans ce cadre est une vaste enquête sur la classe sociale des employés[1], qui est en train de devenir plus nombreuse que celle des ouvriers, ce qui demande une modification de l'opposition héritée du XIXe siècle entre bourgeoisie et prolétariat. La montée de cette classe accompagne une des transformations du capitalisme : l'inflation de l'administration, dans le commerce, la finance, la bureaucratie étatique, les associations et les syndicats.

Pour l'étudier, Kracauer élabore une pratique qui fera date dans la méthodologie de la sociologie. Il mène des entretiens individuels avec des employés de différents statuts, de la façon la moins formelle possible de manière à conserver toute la spontanéité du témoignage ; il y ajoute, pour atteindre une ampleur suffisamment significative des données, des recueils de documents collectifs (associatifs, syndicaux, d'entreprise) ; ensuite, à partir de tout ce matériel, il construit une analyse théorique qui vise à intégrer l'ensemble des observations dans une compréhension de la situation générale de la société. L'exigence de conserver le concret et le particulier dans l'élaboration du général et du catégorial se retrouvera comme une préoccupation centrale dans les enquêtes collectives de l'Institut.

On assimile souvent les employés à la petite-bourgeoisie (qui comprend aussi les petits commerçants, paysans et artisans), mais Kracauer montre que *objectivement* les employés n'ont pas quitté la classe des prolétaires. Il y a en fait une opposition entre la manière dont ils se voient eux-mêmes et leur véritable situation économique : ils ont l'impression de s'être élevés au-dessus du statut d'ouvrier et d'avoir désormais accès aux mêmes avantages que les bourgeois (et tout est fait pour leur donner cette impression), mais en fait les rapports réels de leurs contrats de travail les maintiennent dans le prolétariat – par les bas salaires, la grande précarité de l'emploi, et surtout les relations de domination et d'humiliation qu'ils subissent en tant que salariés. Kracauer les décrit avec beaucoup de sympathie, déplorant seulement leur *fausse conscience*, leur illusion sur leur statut social, et dénonçant les dispositifs de masse qui créent cette illusion, en particulier le consumérisme et les loisirs de masse. Ils ont accès à l'habillement des bourgeois, aux sorties, à un certain confort, mais tout est au rabais pour eux par rapport aux mêmes objets à destination de la bourgeoisie (« Ils compensent la pauvreté de leur routine de travail par la routine de leurs distractions »). Nous reviendrons sur cette illusion à propos de la critique de la culture de masse, par Walter Benjamin puis par Adorno et Horkheimer. Mais on sent déjà poindre dans cette étude que la distorsion de conscience de cette classe sociale peut être un élément explicatif de son adhésion relativement importante au parti national-socialiste.

Un autre thèse remarquable de Kracauer qui sera exploitée par Adorno et Horkheimer se trouve dans l'article « L'Ornement de la masse », paru dans la *Frankfurter Zeitung* en juin 1927. L'idée principale est que des formes d'esthétique nouvelles apparaissent, qui utilisent comme matériau une masse humaine dans laquelle les individus ne sont plus distincts mais dessinent des effets d'ensemble purement géométriques et sans signification. Kracauer prend comme exemple le ballet aquatique et montre que ce phénomène particulier révèle la société tout entière, en étant à la fois son émanation et son miroir (comme le fera Sartre dans la *Critique de la raison dialectique* avec le match de boxe). Il ajoute que cette forme d'esthétique est plus *vraie* parce que plus adéquate à l'état actuel de la société, que les formes qui tentent de préserver des expressions du passé, désormais obsolètes.

*

* *

1 *Les Employés. Étude sur l'Allemagne nouvelle* (*Frankfurter Zeitung*, 1929, publiée en recueil en 1930).

C'est vers le milieu des années 20 que Horkheimer et Pollock rencontrent **Theodor Wiesengrund** (1903-1969), qui a adopté comme nom de plume celui de sa mère, Adorno (sa mère était une cantatrice d'origine corse). Adorno a mené en même temps les études de philosophie et le conservatoire de musique, et il a commencé à publier comme critique musical. Il est un grand admirateur et théoricien de la musique dodécaphonique d'Arnold Schönberg, au point d'aller à Vienne suivre les cours du plus proche élève de celui-ci, Alban Berg. Le dodécaphonisme constitue selon lui un progrès dans le « processus de rationalisation », de « démythologisation » de la musique, au sens d'une libération de ce qu'il appelle les « contraintes mythiques » du nombre et de l'harmonie. Ces notions de rationalisation et de démythologisation vont être centrales dans les études d'Adorno et Horkheimer, mais ils vont les décrire de plus en plus ambivalentes, jusqu'à montrer qu'elles portent en elles-mêmes le retournement en leur contraire — c'est ce que nous allons essayer de comprendre.

Tout en entamant ses publications sur la musique, Adorno a passé sa thèse de doctorat en philosophie, portant sur la phénoménologie de Husserl. Cependant son désir de mener une carrière universitaire est freiné par le refus de sa proposition de thèse d'habilitation sur « Le concept d'inconscient dans la doctrine de l'âme transcendantale ». Il s'agissait d'utiliser Freud pour débarrasser la philosophie transcendantale (kantienne ou husserlienne) de tout résidu métaphysique, et pour progresser dans la « résolution des états inconscients », c'est-à-dire la possibilité de les mener à la conscience, élargissant ainsi la rationalité. Dans ce projet apparaît aussi un des thèmes majeurs de son œuvre de maturité, qui poursuivra la dénonciation de la métaphysique idéaliste. Suite à cet échec, en 1927 il reprend des études de musique à Berlin, où il fréquente notamment le philosophe Ernst Bloch, auteur en 1918 de *L'Esprit de l'utopie*, ainsi que le compositeur Kurt Weill et le dramaturge révolutionnaire Bertolt Brecht.

Vers la même période arrive également à l'Institut un ami de Kracauer et d'Adorno, **Leo Löwenthal** (1900-1993), à qui sera rapidement confiée la responsabilité éditoriale de la Revue de l'Institut. Löwenthal est à la fois matérialiste et resté proche des milieux religieux juifs : il fait partie d'une association qui aide les réfugiés juifs de l'Est, beaucoup plus religieux en général que les juifs assimilés de l'Ouest. C'est à son instigation que l'Institut ouvre dès 1930 une succursale à Genève pour le cas où il faudrait se déplacer d'urgence.

C'était une très sage précaution. En effet, dès la prise de pouvoir du parti national-socialiste en 1933, tous les professeurs d'université juifs ou communistes sont démis de leurs fonctions. Les locaux de l'Institut à Francfort sont réquisitionnés, et L'Institut se déplace alors vers son bureau de Genève, avant de créer une antenne plus durable à Paris, où la Revue est éditée par l'éditeur français Félix Alcan. Comme sa position reste très précaire, la consigne de la direction est de ne pas s'engager officiellement pour la défense des exilés ni prendre position publiquement contre le régime nazi. Il n'empêche que discrètement, entre 1933 et 1942, l'Institut aura versé environ 200.000 dollars pour soutenir financièrement des scientifiques allemands exilés[2]. La même discrétion s'est poursuivie lorsqu'une partie des membres a pu émigrer aux États-Unis dès 1934, grâce à un accord avec l'Université Columbia de New York : pour conserver cette protection, ils se présentaient comme héritiers de la tradition philosophique européenne, et jamais comme marxistes ni anticapitalistes. Horkheimer devient alors le champion de l'habileté diplomatique au service de la survie de l'Institut, orientant les projets de recherche en fonction de ce qui intéresse les fondations susceptibles de les financer et ne risquant rien qui puisse les discréditer. Il se rend compte aussi que, pour faire accepter des projets de recherche, il faut se soumettre à

2 Ces informations historiques sont principalement issues de l'ouvrage très complet de Rolf Wiggershaus, *L'École de Francfort. Histoire, développement, signification* (PUF, 1993 ; original en allemand, Munich, 1986).

certaines exigences de contenus et de formes qui forcément altèrent leur originalité. Pour montrer la bonne adaptation américaine de l'Institut, il publie désormais la revue en anglais sous le titre de *Studies in Philosophy and Social Sciences*.

Adorno les rejoint en 1938 après un premier exil à Oxford, et c'est alors qu'Adorno et Horkheimer commencent à travailler ensemble à ce qui deviendra la *Dialectique de la raison*, ébauchée progressivement dans plusieurs articles publiés dans la Revue. Ils élaborent un concept assez particulier de dialectique, qui n'est plus strictement hegelo-marxiste mais qui leur propre, et en partie influencé par l'usage qu'en fait **Walter Benjamin** (1892-1940). Nous reviendrons à cet aspect original de leur pensée lors de la 3e séance, consacrée à Benjamin, et dans la 5e séance à propos de l'ouvrage *Dialectique de la raison*.

L'un des projets principaux de cette époque n'en reste pas moins la critique de l'économie, c'est-à-dire du capitalisme avancé à tendance monopolistique, qu'ils appellent une économie du *racket*, c'est-à-dire de l'usurpation des richesses par de véritables gangs (les critiques actuels utilisent plus souvent le terme de « prédation »). Ils essaient de se répartir collectivement cette étude, en confiant les aspects juridiques et politiques à **Franz Neumann** (1900-1954) et **Otto Kirchheimer** (1905-1965), et les aspects plus historiques à **Herbert Marcuse** (1898-1979). Ce n'est cependant pas un ouvrage collectif qui en résultera, mais plusieurs ouvrages personnels qui auront fortement bénéficié de leurs échanges mutuels : Neumann publie en 1942 *Behemoth*, une critique de l'État totalitaire qui répond au *Leviathan* de Hobbes, et Marcuse *Reason and Revolution*. Ce dernier, dont nous allons examiner en détail les œuvres des années 50-60, a une formation de philosophie et d'histoire de la littérature, et, influencé lui aussi par la première philosophie de Heidegger, il commence à produire une critique générale de la société en tant que contraire à l'épanouissement de l'existence comme être propre de l'humain, y ajoutant aussi certains concepts de la psychanalyse freudienne. Dans *Raison et Révolution*[3], il montre que la philosophie hégélienne de la raison est compatible avec le matérialisme révolutionnaire.

*

* *

Pendant les années 1932-1938, le penseur qui introduit le plus directement la psychanalyse freudienne dans les travaux de l'Institut, c'est **Erich Fromm** (1900-1980). Fromm naît dans une famille de rabbins. Il étudie à l'Université de Heidelberg la sociologie et la psychologie, présente une thèse sur la diaspora juive. Il épouse une psychanalyste (Frieda Reichmann) et devient lui-même psychanalyste freudien. Il participe en 1929 à la fondation d'un Institut de psychanalyse qui est intégré dans l'Institut de Recherches sociales de Francfort. Dès 1932 il publie dans la *Revue de recherches sociales* un article au titre programmatique : « Méthode et fonction d'une psychologie sociale analytique ». Pendant ces années, à Genève puis à New York, il est le principal porteur du projet d'enquête collective sur les bouleversements que la crise économique produit sur la famille, en particulier sur l'autorité du père de famille, qui aboutira à la publication à Paris, en 1936, des *Studien über Autorität und Familie.*

Après cette publication, l'enquête continue mais sa question centrale se déplace vers la compréhension de l'apparente irrationnalité du vote des classes défavorisées pour des partis qui manifestement les désavantagent économiquement. Erich Fromm et Wilhelm Reich sont les deux psychanalystes qui apportent un éclairage complémentaire, peut-être le plus crucial, sur ce phénomène pour lequel les explications les plus courantes se révèlent insuffisantes (crise économique, déclassement, crainte de l'avenir, rejet de l'autre et boucs-émissaires, ...).

3 Herbert Marcuse, *Raison et Révolution*, Paris, Minuit, 1968.

Fromm est notamment inspiré par des études anthropologiques qui ont décrit la liberté des mœurs de certains peuples d'Océanie ; il collabore entre autres avec Ruth Benedict, alors professeure à l'université Columbia, et avec son élève Margaret Mead qui publiera un article dans la revue[4]. Toutes deux sont des élèves de Franz Boas (1858-1942), considéré comme le fondateur de l'anthropologie culturelle relativiste, qui s'oppose à l'anthropologie évolutionniste. Celle-ci considère l'évolution des sociétés comme une succession nécessaire d'étapes de développement à la fois matériel et cognitif, moral, religieux, institutionnel, de telle sorte que toute société humaine doit passer par les mêmes phases, regroupées selon trois grandes sections : sauvages, barbares, civilisés. C'est en raison de cette pensée qu'on a très souvent cru trouver dans les sociétés découvertes par l'expansion coloniale des exemples du stade paléolithique dont on avait des traces archéologiques en Europe : en raison de similitudes entre les techniques de production des deux modèles, on a cru pouvoir attribuer aussi à l'époque paléolithique les institutions culturelles et religieuses qu'on observait chez les peuples dits « primitifs » (qu'on appelait d'ailleurs primitifs parce qu'on croyait qu'ils n'avaient pas évolué depuis le stade du paléolithique). Au contraire, la nouvelle anthropologie culturelle est relativiste : elle met en évidence que les coutumes et valeurs propres à chaque groupe ne s'expliquent par aucune sorte de nécessité, et que les caractéristiques psychologiques que présentent les membres d'un groupe ne reposent pas sur des prédispositions biologiques mais sur la formation que chaque groupe imprime à ses membres. Par exemple, Mead montre que des sociétés amérindiennes, proches géographiquement, ethniquement et techniquement, promeuvent dans toutes leurs activités, l'une la coopération et l'autre la compétition, avec tout ce que cela implique pour l'éducation et le développement des individus[5]. Les premières études anthropologiques sur les sociétés peu répressives en matière de sexualité sont celles de Bronislaw Malinowski aux îles Trobriand[6]. Margaret Mead a fait de même aux îles Samoa. Les travaux de Mead comme de Malinowski ont été contestés depuis quelques décennies, au motif qu'ils auraient exagéré le degré de liberté sexuelle de ces peuples, en particulier pour les jeunes filles et les femmes. La controverse est toujours en cours parmi les spécialistes. Quelles que soient les nuances nécessaires, cependant, depuis les premières observations au XVIIIe s. jusqu'à la disparition de ces modes de vie dans le courant du XXe s., l'opposition a toujours été flagrante entre les sociétés chrétiennes et les peuples chez lesquels les relations sexuelles n'étaient entâchées d'aucune valeur négative, et commençaient librement à un âge très précoce. C'est cette absence de répression précoce, de honte et de culpabilité (même s'il y avait des interdictions liées notamment à la parenté) qui est soulignée par Fromm et par Reich pour montrer, par contraste, les effets anxiogènes qu'elle produit dans les sociétés répressives.

Wilhelm Reich (1897-1957) n'a pas fait partie de l'Institut mais les thèses de ses premiers ouvrages sont très proches de celles de Fromm et ont été favorablement commentées dans la revue. Médecin psychiatre, il participa au séminaire de psychanalyse de Freud. Très tôt il s'oriente vers la libération des pulsions sexuelles, mais il s'éloigne de la théorie de Freud selon laquelle les pulsions naturelles des humains sont destructrices et empêcheraient toute sociabilité si elles n'étaient pas réprimées par l'éducation. Selon Reich, au contraire, les pulsions anti-sociales et les troubles mentaux sont produits socialement, si bien que c'est sur les structures sociales qu'il faut agir pour y remédier. Dans cette optique, il publie dès 1927 *La fonction de l'orgasme*. Cherchant lui aussi à comprendre l'adhésion au fascisme à partir de la formation psychique des individus, il incrimine tout particulièrement la répression sexuelle et le mysticisme.

4 Ruth Benedict, *Patterns of Culture* (1934), Margaret Mead, *Coming of Age in Samoa* (1928).

5 Margaret Mead, *Cooperation and Competition Among Primitive Peoples*, New York, 1937 (non traduit en français).

6 Bronislaw Malinowski, *Argonauts of the Western Pacific*, 1922 ; *The Sexual Life of Savages in North-Western Melanesia*, 1929.

De même que celle de Reich, la psychologie de Fromm est sociale au sens où elle explique les pathologies mentales par les relations humaines produites socialement, donc évoluant historiquement, à l'encontre de la théorie freudienne de pulsions naturelles de type biologique et donc universelles. Par ailleurs, en ce qui concerne l'aspect thérapeutique de la psychanalyse, Fromm critique chez Freud la position patriarcale de l'analyste ; il estime au contraire que l'analyste doit être bienveillant et soutenir le désir de bonheur du patient, le bonheur étant le but de l'analyse comme de la vie humaine en général. Or tout cela semble à Adorno insipide et sans intérêt ni théorique ni politique. Adorno lui-même propose une méthode d'analyse plus brutale : que le patient prenne conscience de son malheur et soit dégoûté des fausses jouissances que lui offre cette société d'ersatz, qu'il assume sa haine de l'existant afin d'avoir envie de le changer. Tous les deux cependant sont d'accord pour refuser que la visée de l'analyse soit d'accepter de combattre les pulsions au nom du « principe de réalité », et pour favoriser au contraire les besoins sexuels à l'opposé du renoncement imposé par la morale bourgeoise, mais aussi à l'opposé d'une sublimation qui consisterait seulement à ériger certains buts sociaux en idéaux. Horkheimer défend davantage chez Fromm ce qu'il a lui-même soutenu jusqu'alors, à savoir la nécessité de relations plus fondées sur l'amour et la compassion.

En raison de ces désaccords théoriques qui le font accuser de « révisionnisme psychanalytique », Fromm est écarté progressivement de l'Institut vers la fin des années 30. Il continuera son œuvre personnelle en publiant notamment en 1941 son ouvrage le plus connu, *Escape from Freedom*, traduit en français sous le titre *La peur de la liberté*[7]. Il y expose l'apport libérateur de la psychanalyse, en particulier celle d'inspiration sociale, qui aide les patients à accepter et réaliser leurs pulsions sexuelles, à faire disparaître leur angoisse et leur sentiment de culpabilité produits par l'autorité paternelle, de telle sorte qu'ils deviennent capables de s'affirmer par eux-mêmes, de devenir autonomes et de gagner leur bonheur, avec aussi cet effet politique qu'ils ne seront plus tentés de suivre un leader autoritaire réveillant leurs tendances masochistes, et pour certains sadiques.

Nous reviendrons la semaine prochaine sur les suites de ces enquêtes tournées désormais vers l'étude des conditions du fascisme et de l'antisémitisme (notamment pour des raisons de financement), et qui aboutiront finalement à la publication de l'ouvrage *Studies in Prejudice* (New York, 1950).

*

* *

En 1941, les finances de l'Institut vont mal et Horkheimer décide de cesser de payer la majorité de ses membres. Il préserve une existence de façade pour demander des subventions mais les travaux se font de plus en plus par chaque auteur isolément. Horkheimer déménage à Los Angeles, rejoint bientôt par les collaborateurs les plus proches : Marcuse, Pollock, Adorno. Pendant les années de guerre, Neumann puis d'autres sont engagés par l'Office of Strategic Services, une des agences fédérales de renseignements, dont la branche européenne était chargée d'analyser les informations venant de l'Allemagne nazie, dans le but de mieux les combattre et de préparer l'après-guerre. Le rapport établi par Neumann, Marcuse et Kirchheimer a été déclassifié en 1975 et publié depuis par l'Université de Princeton. Neumann a aussi fait partie des juristes préparant les procès de Nuremberg[8].

À la fin de la guerre, aucun des membres de l'Institut ne retourne immédiatement en Allemagne, d'une part parce qu'ils se sont établis matériellement et intellectuellement aux États-Unis, d'autre part parce

7 Erich Fromm, *La peur de la liberté*, Paris, Les Belles Lettres, 2021.

8 Neumann reste proche de Marcuse jusqu'à sa mort accidentelle en 1954. Marcuse édite à titre posthume en 1957 son recueil *The Democratic and the Authoritarian State. Essays in Political and Legal Theory*.

qu'ils sont très sceptiques quant à la dénazification de l'Allemagne. En 1949 cependant, Horkheimer cède à l'invitation de l'Université de Francfort et reprend sa chaire de philosophie de la société ; Adorno y retrouve également un poste de professeur. Dans un contexte désormais anticommuniste, la « théorie critique » se recentre sur l'exigence intellectuelle de prise de distance avec le donné, sans visée politique. Les cours de philosophie dispensés par les deux penseurs sont très ordinaires. Horkheimer se consacre surtout à la carrière académique, jusqu'à devenir recteur de l'université. Il refuse désormais tout engagement politique, y compris lors des grandes mobilisations mondiales, en faveur du Vietnam ou d'autres décolonisations. Aucun des deux ne se place du côté des étudiants en 68, contrairement à Marcuse. L'activité philosophique d'Adorno se développe principalement dans deux directions : d'une part, approfondir son concept de *dialectique négative*, d'autre part, attaquer l'ontologie heideggerienne, qui est devenue un « mysticisme de l'Être » — ce qui n'est pas une grande prouesse puisque Heidegger lui-même a progressivement rejeté toute la philosophie du côté de « l'oubli métaphysique » de l'Être et se réclame désormais de la pensée dans un nouveau sens du terme, laissant l'Être advenir au langage à la manière d'une inspiration poétique.

En cette fin des années 40, Marcuse cherche à relancer l'Institut et sa revue, mais devant l'absence d'intérêt de Horkheimer, il reste aux États-Unis et c'est là que, en étant professeur d'université, il développe son œuvre principale, dont on peut dire qu'elle est la seule à assurer une continuité de la théorie critique, à côté de nouvelles formes qui vont surgir sans relation directe, comme le situationnisme.

*

* *

Pour terminer cette présentation historique, juste quelques mots sur ce qu'on appelle la 2e et la 3e génération de l'École de Francfort (la dénomination même d'École de Francfort n'apparaissant d'ailleurs qu'au moment de la « 2e génération »). En 1955 Jürgen Habermas devient assistant d'Adorno dans le domaine de la philosophie de la société, et quelques années plus tard il est choisi comme directeur de l'Institut de recherches sociales, qui nomme désormais un simple département de recherche de l'université de Francfort. Il commence par une période d'engagement critique consacré au travail aliéné et à la réification, mais rapidement il s'oriente vers le développement de sa théorie de l'agir communicationnel, qui s'inscrit dans le réformisme citoyenniste de la social-démocratie. On peut en dire autant de son successeur Axel Honneth, dont la « théorie de la reconnaissance[9] » cherche à intégrer les exclus du système dans le cadre, considéré désormais comme acceptable et ne devant pas être radicalement transformé, d'un capitalisme socialisant et humanitaire. On parle souvent du tournant libéral social-démocrate de l'École qui serait dû à Habermas, mais en fait la perte de radicalité a commencé chez ses principaux fondateurs, par une sorte d'adaptation à l'histoire qui n'était cependant pas inéluctable. Nous aurons l'occasion de voir si d'autres héritiers n'ont pas mieux renouvelé l'esprit de la théorie critique, et d'esquisser comment on pourrait analyser la société contemporaine dans cette perspective.

9 Cette notion est issue de la philosophie de Hegel, dans la *Phénoménologie de l'Esprit*, selon laquelle une conscience ne devient parfaitement consciente d'elle-même que lorsqu'elle est reconnue par une autre conscience.